PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

Liliane Maury

Wallon

Autoportrait d'une époque

2166635

1

WALLON

Autoportrait d'une époque

8°R
117540

PSYCHOLOGIE D'AUJOURD'HUI
COLLECTION DIRIGÉE PAR PAUL FRAISSE

WALLON
Autoportrait d'une époque

LILIANE MAURY

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

DL- 19 12 1995 39853

ISBN 2 13 047124 2
ISSN 0768-1623

Dépôt légal — 1re édition : 1995, novembre

© Presses Universitaires de France, 1995
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris



Sommaire

Introduction, 7

1. Le choix de la psychologie, 9

2. L'étude du Moi, 27

3. La psychologie appliquée, 45

4. L'enfant, 61

5. La question scolaire, 79

6. La vie mentale, 95

ANNEXE. — Textes de Wallon :

I. *La maladresse*, 108
II. *Le réel et le mental*, 121
III. *Le rôle de « l'autre » dans la conscience du « moi »*, 153
IV. *La réforme de l'Université*, 161

Bibliographie, 179

Introduction

« J'ai travaillé jadis à Bicêtre dans le service du Pr Nageotte. Il y avait là des enfants de toutes sortes et certains, notamment qui avaient été internés pour leur éviter des mesures plus sévères et qui étaient plutôt de petits chenapans que des aliénés. L'un d'eux, malingre, lymphatique, semblait mener une existence lamentable. Il avait mauvaise réputation. C'était un habitué des "fortifs" où il n'avait de goût que pour les souteneurs, auxquels il aimait rendre des services plus ou moins innocents. Avec ses camarades de l'asile, sitôt qu'il semblait reprendre un peu de vie, un surveillant s'approchait méfiant et de peur qu'il n'organisât un mauvais coup, le mettait au piquet. J'appris un jour, par hasard, que sa grande spécialité, sa gloire, c'était de marcher sur les mains. Entrant un matin dans sa classe je l'avise et lui dis : "Il paraît que tu marches très bien sur les mains, montre-moi cela." L'air d'abord interdit, comme s'il me soupçonnait de chercher à le punir, quand il eut fini de faire le tour de la classe sur les mains, à la grande approbation de tous, sa mine semblait partagée entre la timidité, le triomphe et la reconnaissance. Marcher sur les mains, ce n'est pas très méchant. Mais pouvait-il discerner si c'est plus ou moins mal que de voler, puisqu'il sentait peser également sur l'un et sur l'autre l'interdiction et la répression ? Obligé constamment à un effort d'inhibition globale, ayant perdu tout droit de se manifester, réprouvé total, quelle issue s'offrait à lui ? Une angoisse sans remède, une torpeur avilissante, la dissimulation, la méchanceté ? Rien de mieux, malheureusement, ne peut sortir du régime de pure coercition que nous continuons trop souvent d'appliquer aux enfants dévoyés. »

Ce texte est extrait d'une conférence, faite par Wallon, le 30 janvier 1935, au Musée pédagogique. Son titre : « Les enfants dits pervers ».

Ce titre est prudent et inquiétant. Pourquoi prudent ? Parce que Wallon est professeur de psychologie, il est chargé du cours de psychologie de l'enfant à la Sorbonne. Il sait ce

dont il parle. Ou, plus exactement, il sait que la discipline qu'il enseigne, la psychologie, ne sait pas grand-chose sur ce thème délicat. Aussi s'applique-t-il, dès le début de cette conférence, à mettre en garde son auditoire, contre les thèses « fatalistes », du type de celle de Lombroso. Celle-ci consiste simplement à détecter le criminel avant le crime. Ces thèses sont bien oubliées de nos jours. Sommes-nous pour autant à l'abri de ce type d'illusions ?

Le titre est aussi inquiétant, et pour cause. 1935 est une date difficile. Le fascisme monte, un peu partout en Europe. A Paris même, l'année précédente, il y a eu des émeutes. Wallon, avec d'autres professeurs, Alain par exemple et, surtout son ami, et futur coéquipier du *Plan* qui portera leurs noms, Langevin, organisent un « Comité de vigilance des intellectuels antifascistes ».

Dans le petit *Robert,* Henri Wallon est défini comme « psychologue et homme politique ». Ces deux titres, pour lui, se recoupent très profondément. La psychologie le mène à la politique, mais, c'est bien entendu, la première qui l'a conduit à faire de la psychologie.

On peut dire cela autrement, négativement en quelque sorte. Ce sont les insuffisances qu'il a ressenties dans le militantisme politique — jeune étudiant encore, Wallon est à la SFIO —, qui le conduisent vers la psychologie. Ce sont, à leur tour, celles de la psychologie, qui le renvoient vers la politique. En 1942, il adhère au Parti communiste, alors dans la clandestinité.

C'est dans ce double refus — une sorte de jeu de miroir — qu'il faut situer son œuvre. Elle est à l'image d'une époque, et qui s'étend sur plus d'un demi-siècle — de 1910 à 1962 —, dont nous subissons les conséquences. Elle en est aussi le produit.

On peut aussi, dans les failles de ce jeu, saisir le portrait d'un homme, le savant d'une époque révolue. Le texte qu'on vient de lire a un autre avantage. Il est la seule présentation de Wallon par lui-même.

1

Le choix de la psychologie

« La conscience est toujours trompeuse. »
H. W.

En 1959, pour ses quatre-vingts ans, Wallon accorde un entretien à *La Nouvelle Critique*. Ce texte sera repris plus tard dans la revue *Enfance*, dont il est le fondateur.

Pour une fois — et, « une fois n'est pas coutume », surtout à un âge si avancé — il accepte de parler de lui-même. La première question qu'on lui pose concerne, bien entendu, son choix de la psychologie. Voici ce qu'il en dit :

« Mon aiguillage vers la psychologie s'est fait indépendamment de toute influence extérieure. Quand j'ai été en rapport avec Dumas, Nageotte, Janet j'étais déjà orienté vers la psychologie. Si je me reporte aux années de choix, ce fut plutôt une disposition générale, une attitude. La psychologie a commencé par être, pour moi, une question de goût, de curiosité personnelle pour les motifs, les raisons d'agir de ceux qui vous entourent. Il m'arrive souvent, encore maintenant, d'extraire un mot d'une conversation, de l'enregistrer dans savoir encore pourquoi. »

« La conscience est toujours trompeuse » : la phrase est de Wallon. La tentation est grande — pourquoi y résister ? — de l'appliquer à son auteur.

Si la formule est vraie, alors ce qu'on vient de lire, forcément, ne l'est pas. Car c'est par un retour sur lui-même, c'est-à-dire sur sa conscience, qu'il y est parvenu. Quelles sont dès lors les vraies raisons qui ont conduit Wallon vers la psychologie ?

Quelques lignes plus bas dans cet entretien, on lit :

« Pour Janet, j'avais d'abord une prévention contre lui ; dont je suis totalement revenu. C'est un des grands hommes de la psychologie française. Il m'avait semblé qu'il enjolivait ses observations. En réalité, dans

chaque observation, il mettait le résultat de toute son expérience scientifique ; c'est pourquoi il semble parfois dépasser le cadre de l'observation qu'il publie. Il a fait une œuvre magnifique de synthèse et de classement des qualités intellectuelles, c'est un des plus féconds psychologues. »

Freud aurait beaucoup de choses à dire sur cette façon de parler : « dénégation », « expiation », « ambivalence des sentiments », et, qui sait « retour infantile du totémisme ». Aussi, laissons-lui la parole, non pour faire l'analyse de Wallon, mais pour présenter Janet :

« J'ai toujours traité avec beaucoup de respect la personne de Janet, parce que ses découvertes se recoupaient sur une bonne distance avec celles de Breuer, qui avaient été faites antérieurement et publiées plus tard. Mais lorsque la psychanalyse est devenue en France aussi un objet de discussion, Janet s'est mal comporté, a fait preuve d'une piètre compétence et a usé d'arguments inélégants. Enfin il a à mes yeux jeté le masque et dévalorisé par là même son œuvre, lorsqu'il a proclamé que, quand il avait parlé d'actes psychiques "inconscients", il n'avait eu rien de précis en tête, qu'il ne s'agissait là que d'*une façon de parler*. »

(*Sigmund Freud présenté par lui-même* (1925), Paris, Ed. Gallimard, 1984, pour la présente traduction.)

Voilà un point fondamental sur lequel Wallon et Freud sont d'accord : la haine de Janet. Mais c'est aussi et très exactement là-dessus qu'ils divergent. Car Wallon est prêt à revenir sur tout ce qu'il a pensé de Janet, à partir du moment où ce dernier s'oppose à l'inconscient. Freud, cela va de soi, a l'attitude inverse.

Prenons dans le texte de Wallon la seule phrase disons « sincère » :

« Il m'avait semblé qu'il enjolivait ses observations. »

Voilà la vérité. Janet, tout lecteur s'en aperçoit vite, « enjolive » ses observations, au sens propre et figuré du terme.

D'abord, et ce n'est pas négligeable, il a, ce qu'on appelle un beau style. De ce point de vue, on peut le comparer à Bergson. Wallon, au contraire, a un style âpre. Il dédaigne, pour ne pas dire davantage, les fioritures.

De plus, les observations de Janet sont forcément « enjolivées », car il pratique « la suggestion ». Celle-ci consiste à faire faire aux malades à peu près ce qu'on veut : par

exemple, et Janet s'en vante, cueillir des fleurs sur le parquet lisse comme la main d'une salle hospitalière !

Pour Wallon,

« la suggestion et l'hypnotisme, qui s'y ramène, sont de bien fâcheuses méthodes d'investigation ».

Enfin les observations de Janet sont « enjolivées » en un autre sens du mot, et pour une autre raison. Il a presque toujours affaire à des malades — la plupart catalogués comme hystériques — qui sont internés depuis de longues années. Ces longs séjours à l'hôpital, les rendent d'autant plus conformes à ce qu'attend l'observateur, c'est-à-dire à « son expérience scientifique ».

Wallon aussi, au début de sa carrière, pratique l'observation de malades mentaux. Mais il évite soigneusement ceux qui sont catalogués comme hystériques.

Dans un premier temps, et pour achever sa formation médicale, il observe « le délire de persécution ». C'est sur ce sujet que porte sa thèse de médecine, qui paraît en 1909.

Un simple mot là-dessus.

Cette expérience initiale de la folie, si limitée soit-elle — et elle l'est en effet — est un point de divergence entre Wallon et Freud. Ce dernier, on le sait, n'a jamais eu un accès direct à la folie. Il l'étudie et la reconstruit de façon indirecte, à partir du livre du président Schreber.

D'un autre côté, Wallon a l'expérience de la folie en commun avec Lacan, dont la thèse — *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* — date de 1932. Cette thèse, contrairement à celle de Wallon, qui est une mince plaquette, est suivie d'une copieuse bibliographie. J'ai eu quelque difficulté à y trouver le nom que je cherchais. Et pour cause. Wallon y est écrit avec un « V », et l'initiale du prénom manque. Un acte manqué, Lacan nous l'apprend, est un « discours réussi ». Que dire du double lapsus ?

Dans un deuxième temps, alors sans doute qu'il rédige la thèse de médecine, Wallon quitte la psychiatrie. Il devient, en 1908, l'assistant du Dr Nageotte, dans le lieu où nous l'avons rencontré plus haut, à l'hospice Bicêtre. On a vu aussi ce qu'il y observe : des « enfants dits pervers ».

On peut se demander ce qui a pu pousser Wallon, un

jeune homme de bonne famille, sur ce terrain où pousse la délinquance ? On le comprendra plus tard et peu à peu, car à l'époque où lui-même fait ce choix, ce n'est pas de façon délibérée ou consciente.

En tout état de cause, les observations qu'il fait là sont regroupées dans la troisième partie de sa thèse de psychologie, sous le titre évocateur : *L'enfant turbulent.*

Un simple coup d'œil suffit pour affirmer que Wallon, contrairement à Janet, n'enjolivait certainement pas ses observations.

Wallon est né en 1879. Un calcul simple le montre, à l'entrée du siècle, il a, à peu de choses près, vingt ans. Un âge où tous les espoirs sont permis, et même les illusions. C'est à cet âge qu'il choisit de faire de la psychologie.

Certes, le lieu où il se trouve à l'époque est propice à ce choix : l'Ecole normale supérieure. C'est là que Théodule Ribot recrute les futurs psychologues, Janet et Dumas par exemple.

De Ribot, voici ce que Wallon dit en 1959 :

« Je n'ai pas eu de rapports directs avec lui. Je l'ai vu une fois ; il m'a donné un livre pour que j'en rende compte ; je ne l'ai pas fait et après, je n'ai plus osé me présenter à lui... »

L'antipathie est une chose sincère, et, souvent, elle ne s'explique pas, ou elle s'explique d'elle-même. Il suffit de lire quelques pages des livres de Ribot, pour mesurer la distance qui le sépare de Wallon. Le triomphalisme de la psychologie qui s'en dégage, est aux antipodes de l'écriture de Wallon. Mais il y a autre chose.

Ribot a laissé dans l'histoire de la psychologie, une de ces formules à l'emporte-pièce, et qui font la gloire de leur auteur : « La conscience est un épi-phénomène. » Cela, Wallon ne peut l'admettre. On vient de le constater, au bout de cinquante ans, il est encore tiraillé par la sienne.

Enfin, et cela relève davantage d'une attitude scientifique, Ribot est l'instigateur de la psychologie expérimentale en France. C'est d'ailleurs le titre qu'il choisit pour la chaire qu'il occupe, à partir de 1888 — et sur la demande de Renan — au Collège de France. Or, Wallon ne pratiquera

jamais l'expérimentation en psychologie. On vient de le constater, c'est un observateur.

Pourquoi ? Est-ce là un choix délibéré de sa part, une conséquence de son antipathie à l'égard de Ribot ?

Cela se pourrait bien. Mais, on ne peut pas dire non plus que Wallon se batte contre la psychologie expérimentale, ou qu'il la critique explicitement, comme l'a fait Bergson, dans sa thèse sur *les données immédiates de la conscience.* Non, il semble, ce qui est peut-être encore plus significatif, l'ignorer.

En fait, le refus de la psychologie expérimentale — car cette ignorance est un refus — est indirect chez lui. Il provient d'une expérience, en un sens marginale, mais lourde de conséquences. Cette expérience est celle de la guerre, ou plus exactement, celle de l' « arrêt » que produit l'épisode de la guerre sur le chemin qu'il poursuit.

La guerre intervient en effet à un moment, qu'un jeu de mot facile permettrait de qualifier de « psychologique ». Très exactement alors qu'il s'apprête à quitter la médecine pour la psychologie.

L'effet le plus concret et le plus immédiat de cet arrêt, est la date tardive de la thèse. Elle paraît en 1925, précédée de la préface que voici :

« Les deux cents et quelques observations de ce travail ont été prises pour la plupart dans le service de M. le Dr Nageotte, quand il était médecin de Bicêtre (garçons) et de la Fondation Vallée (filles). J'en ai contrôlé depuis les résultats sur les enfants qui viennent me consulter au dispensaire des blessés nerveux et au laboratoire de Pédologie, mais surtout sur ceux de sa consultation externe, à la Salpêtrière. Ce que je dois à sa constante bienveillance me paraît encore dépassé par ce que j'ai pu gagner intellectuellement auprès de lui. Non seulement que sa science du système nerveux m'ait sans cesse incité à en examiner les rapports avec la psychologie, mais surtout parce que la profondeur et la portée des conséquences, qu'il tire de ses observations histologiques, inspirent le sens des interprétations biologiques et qu'il m'a aidé à concevoir la psychologie sous cet aspect.

« Ces observations étaient rédigées, commentées et à peu près coordonnées en 1914. Médecin de Bataillon, puis sur un train sanitaire durant toute la guerre, j'ai dû attendre l'armistice pour être affecté à un Centre de psychiatrie et reprendre contact avec les malades. Les fonctions, que m'a confiées ensuite l'Assistance aux blessés nerveux de la guerre, m'ont imposé et permis l'étude des troubles psychiques et nerveux qu'entraînent les blessures du cerveau, commotions et autres accidents de la guerre. En

revenant à mon travail, j'ai constaté qu'il ne répondait plus à mes connaissances et conceptions présentes. J'ai dû le reprendre et le modifier entièrement. Le retard qui en est résulté, me laisse du moins cette consolation que, sous sa forme de 1914, il ne me satisferait plus aujourd'hui. »

Le titre exact de cette thèse est long et universitaire : *Stades et troubles du développement psychomoteur et mental chez l'enfant.* Chacun de ces mots entrera plus tard dans la théorie de Wallon. Celle-ci, on le sait, porte, avant tout, sur le développement de l'enfant.

Cependant dans cette thèse sa théorie est loin d'être achevée. En effet, le premier objet du titre, « les stades », n'y sont pas définis comme ils le seront plus tard : des pas, qui permettent de gravir les marches progressives du développement de l'enfant. Au contraire, ici et pour l'instant, ces « stades » sont des « arrêts » dans le développement.

D'où Wallon tire-t-il cette idée négative du stade ? Assurément pas de la lecture des livres de Binet.

En 1907, après d'autres ouvrages instructifs, Binet, en collaboration étroite avec le D[r] Simon, publie un petit livre sur *Les enfants anormaux.*

D'entrée de jeu, avec la fermeté d'esprit qui le caractérise, Binet définit son objet d'étude, c'est-à-dire l'enfant anormal. Ce dernier, est-il besoin de le dire, manifeste un « retard » de développement. Au bas de la même page, Binet ajoute une note :

« Il y a une autre conception, dont nous ne parlons pas, car elle est manifestement inexacte ; c'est celle qui fait de l'idiotie le résultat d'un *arrêt* de développement. On a bien pu parler autrefois de cet arrêt de développement pour faire comprendre la différence qui sépare l'idiot et le dément ; le second, après avoir acquis une certaine intelligence, la perd, c'est un riche ruiné, tandis que l'idiot n'avait jamais acquis plus qu'il n'a, il est resté pauvre ; mais, ceci dit, on comprend que l'expression *arrêt de développement* ne doit pas être prise au pied de la lettre, car elle serait contraire aux observations : un idiot présente toujours, à l'état jeune, un certain degré de développement, plus ou moins lent d'ailleurs, et plus ou moins incomplet, mais appréciable. »

Après le passage qu'on a lu plus haut, sur l' « aiguillage vers la psychologie », Wallon enchaîne :

« Quand je suis entré à l'Ecole normale, j'étais décidé à faire de la psychologie. C'est au cours de ma 2[e] ou 3[e] année, que j'ai pris contact avec

Dumas, qui exerça une influence sur moi. C'était un esprit très clair, très intelligent. Il était libéral ; ainsi il n'a formulé aucune exigence personnelle sur ma thèse. »

Quels sont les sentiments de Wallon à l'égard de son ancien directeur de thèse ? Dans la préface, on l'a constaté, son nom n'est même pas mentionné. Est-ce un oubli ? Auquel cas, il est significatif.

Cette thèse est dédiée, dans l'ordre, à M. le Dr J. Nageotte et à M. le Dr G. Dumas. Pourquoi cette inversion de l'ordre alphabétique et chronologique ?

Quelques lignes plus loin dans l'entretien, Wallon l'explique lui-même :

« J'insiste : l'influence majeure sur un psychologue est souvent celle de quelqu'un à côté de sa discipline. Nageotte m'a ouvert des horizons biologiques : des structures nerveuses qu'il interprétait, je suis passé aux structures intellectuelles, sans établir d'ailleurs de lien de mécanisation entre eux. »

Dumas est-il à l'origine de la méfiance que Wallon manifestera toute sa vie à l'égard de la psychologie ? Indéniablement, mais cette influence négative n'est pas directe. Elle passe par le filtre de la guerre.

En 1918, Dumas publie, en collaboration avec un autre médecin, un ouvrage intitulé : *Névroses et psychoses de guerre chez les Austro-Allemands*. Ce titre fait quelque peu sursauter. C'est qu'on a beaucoup oublié la Première Guerre mondiale, contrairement à la Deuxième, dont le souvenir est quotidiennement ravivé par la presse. Aussi n'est-il peut-être pas inutile de faire un pas en arrière vers le passé, et de se préoccuper de celle qui a laissé de si beaux monuments à l'entrée des villages.

Cet ouvrage est précédé d'une dédicace au ministre plénipotentiaire :

« Cher Ami,

« C'est vous qui nous avez donné le moyen d'écrire ce livre en nous procurant les numéros de la *Zeitschrift* où les rapports du Dr Birnbaum ont paru. Nous vous dédions notre petit travail en reconnaissance de la peine que vous avez prise et aussi en bonne amitié. »

Si on feuillette cet ouvrage, la surprise grandit. En particulier, on est atterré de voir le nombre de publications psychiatriques qu'a occasionnées cette guerre. Décidément la

recherche scientifique semble se nourrir ici à une source bien malodorante. Passons, surtout sur les rapports et les discussions où des médecins affirment que la guerre a, somme toute, des effets bénéfiques. N'est-elle pas l'occasion de perdre de vue les soucis quotidiens, sans parler de celle qu'elle offre, de montrer son courage ?

Mais il y a mieux, et c'est d'ailleurs là-dessus que Dumas porte son intérêt. Cette guerre a permis une nouvelle catégorisation, une de plus, des différentes maladies mentales.

Wallon ne s'est jamais livré à ce type de classification. Il les évite même. C'est sans doute la raison pour laquelle, en 1908, il évite l'hystérie. Elle est à l'époque, en France, un objet de discussion sans fin. Il lui préfère l'épilepsie. Car les enfants, « dits pervers » en 1935, sont, au départ, « dits » épileptiques. Et l'épilepsie est considérée comme la forme précoce de l'hystérie. Elle est commune à l'enfant et à l'adulte. Manifestement, en choisissant Nageotte et l'hospice Bicêtre, Wallon se dirige vers la recherche des causes originelles des maladies mentales.

L'année suivante, en 1919, Dumas publie, seul cette fois, un autre ouvrage sur le même thème. Il est intitulé : *Troubles mentaux et troubles nerveux de guerre*. On y lit, entre autres, le passage suivant :

« Mes procédés de persuasion ont varié suivant les individus. Aux malades désireux de guérir j'affirmais la guérison certaine et prochaine s'ils voulaient bien faire un effort intense pour parler, pour entendre, pour se redresser, pour cesser de trembler ; à ceux qui restaient inertes et passifs devant leurs accidents, je faisais entrevoir la nécessité d'un traitement long et pénible s'ils ne guérissaient pas ; avec tous, j'appuyais mes raisonnements d'un traitement électrique, consistant dans des charges d'électricité statique. Ce traitement, qui s'accompagne d'une certaine mise en scène, avait par lui-même une valeur suggestive, mais il contribuait de plus, par l'excitation des décharges, à provoquer l'effort que je demandais. »

A cela, on peut comparer très directement, ce qui suit :

« Il faut dire que les résultats immédiats ont pu sembler tenir du prodige. Sous l'effet de la décharge électrique, le paralytique se mettait à marcher, le courbe-tronc se redressait, le sourd entendait, le muet parlait, l'étudiant se rappelait son latin. Certains s'émerveillaient de leur propre guérison et n'estimaient pas l'avoir payée trop cher de la souffrance qu'ils avaient dû subir. Mais l'espèce d'intimidation qu'elle avait exercée sur les centres nerveux du patient, cette cure catastrophique, surajoutant ses effets à ceux de la catastrophe qui les avait d'abord mis à mal, ne semble

pas avoir accru leur résistance. Les récupérations ainsi obtenues ont été des plus précaires. L'ébranlement qui sert à supprimer les accidents a bien des chances de porter une nouvelle atteinte à l'intégrité psychique du sujet. »

Ce passage est extrait d'un article de 1919, portant sur « Les troubles mentaux de guerre ». Il est signé des noms de Dumas et de Wallon. On peut tout de même se demander si Dumas l'a lu avant de le signer. Wallon y dénonce précisément la transformation de la suggestion en persuasion et en coercition. La guerre lui aura fait comprendre pourquoi il n'a jamais voulu pratiquer cette « fâcheuse méthode d'investigation ».

Wallon, contrairement à Freud par exemple, n'a jamais publié de « considérations » sur la guerre. A cela il y a une raison simple, même si ce n'est pas la seule. La guerre fait partie de sa vie. Or, comme il le dit lui-même, dans l'entretien de 1959 : « C'est très difficile de s'analyser soi-même. »

Cette formule n'est pas, pour lui, une simple façon de parler, et cela aussi provient de la guerre. On a vu qu'elle lui a fait voir les dangers de la suggestion. Elle le conduit aussi, à propos de la question tant débattue des simulateurs, à identifier la suggestion, qui vient de l'extérieur, et qui est souvent due à quelqu'un d'autre, et l'autosuggestion, qui vient de l'intérieur. De sorte que Wallon, et il est le seul à le faire, associe et assimile presque, la suggestion et l'introspection. Toute son œuvre est traversée, de bout en bout, par la lutte systématique qu'il mène contre cette méthode psychologique. Wallon, on l'a dit, est un observateur, c'est-à-dire quelqu'un qui se tient à distance de l'objet qu'il étudie. Mais cet objet, c'est la conscience. On comprend la difficulté de la tâche. Elle est pratiquement insurmontable.

En tout cas, c'est ce qui justifie qu'il se retrouve à égale distance — et en opposition des deux côtés — de Janet et de Freud. Car si Freud abandonne indéniablement « la suggestion hypnotique », il met en place un dialogue, où le médecin a le devoir de suggérer — au sens le plus banal du terme — des interprétations. Ce dialogue, Freud en conviendrait, est une sorte de duel, et qui s'oppose totalement à l'attitude extérieure